

LE CADAVRE
DU PALAIS-ROYAL

Laurent Joffrin

LES ENQUÊTES DE NICOLAS LE FLOCH, COMMISSAIRE AU CHÂTELET

LE CADAVRE
DU PALAIS-ROYAL

BUCHET • CHASTEL

© Libella et les Éditions Jean-Claude Lattès,
Paris, 2022

ISBN : 978-2-283-03534-4

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Avec la parution, en l'an 2000, de *L'Énigme des Blancs-Manteaux* et de *L'Homme au ventre de plomb*, Jean-François Parot, diplomate, historien et écrivain, démarrait brillamment la célèbre série *Les Enquêtes de Nicolas Le Floch*. *Le Prince de Cochinchine* est le dernier des quatorze volumes écrits par l'auteur avant sa disparition en mai 2018.

Jean-François Parot souhaitait que son héros traverse la Révolution française.

En accord avec son héritier, dans ce nouvel opus, Laurent Joffrin a accepté le défi de continuer l'aventure des héros créés par Jean-François Parot.

LISTE DES PERSONNAGES

- NICOLAS LE FLOCH : marquis de Ranreuil, commissaire de police au Châtelet
- PIERRE BOURDEAU : commissaire de police
- AIMÉ DE NOBLECOURT : ancien procureur
- RABOUINE : mouche
- GUILLAUME DE SEMACGUS : chirurgien de la marine
- AWA : gouvernante de Guillaume de Semacgus
- CHARLES HENRI SANSON : bourreau de Paris
- LA PAULET : tenancière de maison galante
- SARTINE : ancien lieutenant de police et ancien ministre
- ANTOINE BEAUVILLIERS : restaurateur du Palais-Royal
- LAURE DE FITZ-JAMES : princesse de Chimay, dame d'honneur de Marie-Antoinette
- SÉVERIN HÉRON : homme de sac et de corde
- MARQUIS DE FAVRAS : chevalier de l'ordre de Saint-Louis
- GENSAC : chevalier, ancien officier des mousquetaires
- LOUIS XVI : roi de France
- MARIE-ANTOINETTE : la reine, son épouse
- MONSIEUR, COMTE DE PROVENCE : frère puîné du roi et futur Louis XVIII
- DUC D'ORLÉANS : cousin de Louis XVI
- MARQUIS DE LA FAYETTE : chef de la garde nationale
- PIERRE CHODERLOS DE LACLOS : militaire, écrivain et proche du duc
- MIRABEAU : journaliste et homme politique
- MARAT : journaliste et homme politique
- GEORGES D'ANTON : homme politique et grand orateur. Son nom sera également orthographié « Danton »

I

BRANDONS

« Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ? »

Beaumarchais

Samedi 26 septembre 1789

À l'entrée de la rue Dauphine, la voiture s'arrêta net. Tiré de sa rêverie, Nicolas se pencha par la portière dont il avait laissé la vitre ouverte pour chasser l'odeur de sueur et de vieux cuir qui empestait la caisse. Le cocher avait serré les rênes qu'il tenait court pour retenir son cheval soufflant et frémissant. Devant eux, un ramas de populace¹ barrait la rue, agglutiné autour d'une boulangerie qui exhalait un parfum de levure et de pain chaud. Sur le pas de l'échoppe, un gros homme au visage blanc

de peur et de farine tenait tête à plusieurs femmes qui le menaçaient du poing.

— J'ai fini ma journée de onze heures, criait-il d'une voix étranglée, il faut revenir à une heure, il y aura du pain.

— Nous attendons depuis ce matin, rétorqua l'une des femmes, tu nous affames !

— J'ai cuit soixante pains, la mère, ils sont tous partis en un instant. Je ne peux me presser plus. Laissez-moi redescendre au four, vous aurez vos miches.

— Et si tu les cachais, ces miches, pour les revendre plus cher ?

Le ton montait sans cesse dans un brouhaha aigu. Nicolas prit son mal en patience tandis que le cocher tentait de se faire jour en poussant doucement son cheval. Rien n'y faisait, la foule s'enflait des curieux du quartier, les cris fusaient et, au milieu du vacarme, on entendait les mots « tricheur » et « accapareur ».

Loin devant l'attroupement, Nicolas mirait le Pont-Neuf qu'il devait franchir pour atteindre le Grand Châtelet. La longue arche était noire de monde et dorée par la lumière de septembre, tandis qu'un léger vent portait dans cette rue droite les odeurs des quais envasés, du pain sorti du four et du crottin qui jonchait la chaussée. Il resta sur ses gardes : il connaissait ces émotions populaires nées de la disette. Très vite, en ces temps de rareté, les incidents se changeaient en émeutes.

Pour autant, il était presque arrivé et s'irritait de son retard, qui lui ferait manquer son entrevue avec Bourdeau. Depuis Versailles, il se triturait l'esprit. Pourquoi son ancien adjoint l'avait-il mandé en urgence ? Les affaires de Paris ne le concernaient plus, il n'était plus commissaire au Châtelet. Il était revenu de la terre de Ranreuil à l'appel du roi Louis XVI, qui craignait pour la sécurité de

sa famille et comptait sur son expérience pour prévenir les mauvais coups.

Depuis la prise de la Bastille, la Cour avait peur de la Ville. On redoutait les complots, les émeutes et les assassinats, les énergumènes chauffés à blanc par les folliculaires. Jadis, Nicolas avait veillé sur le roi Louis XV, au moment de sa disgrâce, après le coup de poignard de Damiens. Monté sur le trône, le dauphin, devenu Louis XVI, s'en souvenait et voulait un policier sûr auprès de lui, rompu aux intrigues et aux enquêtes, qui soit une main ferme, un cœur fidèle et une tête politique, mais étranger aux manœuvres qui entouraient la couronne.

Accouru à Versailles, Nicolas était depuis juillet le cerbère de la famille royale, chargé de débusquer les menaces et de les prévenir. Bourdeau savait bien tout cela. S'il l'avait appelé à Paris, c'est qu'il avait ses raisons, qui ne pouvaient être futiles. Quelque chose de grave s'était produit, que son ancien adjoint ne pouvait écrire dans une lettre. Alors Nicolas avait commandé une voiture dès le matin, pour rejoindre son ami qui l'affranchirait de visu.

Sur la route de Versailles à Paris, au mitan du bois de Meudon, une sourde mélancolie l'avait peu à peu étreint. Ainsi, à plus de cinquante ans, il courait encore pour protéger la couronne qu'il avait servie depuis ses vingt ans. Ces années de service revenaient par bribes à son esprit. Jeune homme, il s'était cru roturier, ayant sa fortune à faire, trop heureux de rejoindre cette police royale à l'éclatant prestige, servant un chef qu'il admirait, Sartine, lieutenant général, puis ministre de la Marine, sans doute le dignitaire le plus lucide du royaume. Il avait commencé de gravir les échelons à force d'enquêtes dangereuses et d'énigmes résolues. Puis le secret de sa naissance s'était soudain révélé. Nicolas, Breton sans

quartiers, élevé par le chanoine Le Floch, était au vrai le fils du marquis de Ranreuil, seigneur respecté et prospère, longtemps son parrain, qui le reconnut peu avant sa mort. Ainsi il tenait par son sang à la société brillante qui dominait la France. Il avait même un lointain cousinage avec la lignée du grand roi Louis XIV.

Policier chamarré, hobereau sur sa terre de Bretagne, que pouvait-il espérer de mieux ? Sa nouvelle vie s'offrait à lui, paisible, méritée par tant d'efforts et de dangers. Les images s'en pressaient dans sa tête. La longue plage blanche de Guérande, où il aimait s'abandonner à l'eau vive dans le soleil du matin ; son galop de retour dans les dunes et les landes, suivi par son chien Pluton, fouetté par le vent d'ouest et les branches basses du parc ; le café fumant et les grosses tartines de beurre salé sur la table inégale de la cuisine du château ; le réveil babilant de son petit-fils, l'autre Nicolas, qui courait vers lui comme vers un refuge ; la maisonnée bientôt attablée autour de lui en cour familiale, aimante et respectueuse ; les projets du jour, une partie de pêche désordonnée et joyeuse ou bien une chasse minutieusement préparée, avec force jappements, hennissements et cris de vénerie. Une routine chaleureuse, harmonieuse, où chacun se sentait à sa place, éminente ou subalterne, content de son sort et tourné vers le bienveillant ordonnateur de ce petit monde tout d'équilibre et de respect. C'est-à-dire vers lui, Nicolas Le Floch, marquis de Ranreuil, qui tenait debout le fragile édifice hérité d'une immémoriale tradition et qui était – il se flattait de le penser – l'écrin du bonheur.

Pourtant, interrompue par l'arrêt de la voiture dans la lumière d'automne, sa rêverie était sombre. Un an plus tôt, à moitié surpris et néanmoins heurté, il avait perçu l'indice du prochain séisme. Un beau matin, se rendant à la messe en famille, il avait découvert le banc des

Ranreuil brûlé comme une vieille branche jetée au feu, là où sa lignée s'asseyait, de toute éternité, au premier rang des fidèles de la petite église. Une main incendiaire avait voulu, par cet attentat mineur et sacrilège à la fois, signifier aux Ranreuil que leur préséance, finalement, ne reposait sur rien, sinon une convention désuète, que ni leur foi ni leurs travaux ne justifiaient. Incident secondaire – on eut vite fait de réparer le banc – qui pourtant exprimait une ire primordiale. Il en avait aussitôt compris le sens : le monde paysan, courbé sous l'antique domination, la trouvait désormais trop lourde.

Intuition vite confirmée. Prisonnier de ses embarras financiers, le roi s'était résolu à convoquer des États généraux, selon le rite commencé par Philippe le Bel. L'ancienne liberté féodale autorisait les sujets du royaume à écrire – ou à faire écrire – leurs demandes et leurs plaintes dans des feuilles volantes bientôt réunies en listes de récriminations obséquieuses. Ces cahiers de doléances, Nicolas, commis à Rennes pour présider aux cérémonies, les avait lus avec fièvre, pour y trouver la confirmation des réflexions qu'il se faisait, sans oser les formuler, pendant ses enquêtes dans les arcanes du royaume.

Les sujets du roi Louis XVI, au travers des écrits recueillis par les curés de village et les bourgeois des villes, protestaient de leur respect pour la couronne, mais fustigeaient tout autant la douleur des corvées, la morsure de la taille et des aides, l'humiliation du droit de chasse qu'on leur interdisait. Somme toute, en filigrane, ils rejetaient le dédain en cascade qui organisait la France de 1788. On en appelait au souverain, qu'on jugeait mal conseillé, ou mal marié avec l'« Autrichienne ». Il saurait, on n'en doutait point, entendre ces appels d'un peuple fidèle mais sourdement rebelle.

Ce trône, tant révééré, aujourd'hui vacillait. Nicolas connaissait ces fissures. Elles craquaient comme les varangues d'un vaisseau dans la tempête. Les États généraux avaient sombré dans cette salle des Menus-Plaisirs soudain changée en antichambre d'un monde nouveau, où les avocats et les bourgeois tenaient tête aux ministres du roi. Limier infatigable, Nicolas connaissait toutes les tares de la société, toutes les failles du régime, tout ce mépris des grands pour les petits, leur morgue envers les manants et les bourgeois, qui vivaient dans un royaume puissant et riche, et qui, pourtant, chaque jour de leur vie, étaient humiliés. Depuis le 14 juillet, ils prenaient leur revanche.

Ainsi, à l'automne de son âge, Nicolas voyait l'ancien monde qui l'avait choyé et qu'il aimait tant, trembler sur ses bases. Il le pressentait, il le redoutait : cet ordre qu'il avait défendu ne savait pas se défendre. Trop de hauteur chez les excellences, trop d'humiliation pour les sans-grade, trop d'insouciance, trop de légèreté vaniteuse au sommet. Nicolas Le Floch, ancien commissaire du Châtelet, marquis de Ranreuil, ne croyait plus guère à son bon droit. Il était le soldat fidèle d'une cause infidèle. Une vie pour rien ? Souvent, dans ses heures de nostalgie, la question le taraudait. Il serait solide dans sa loyauté. Mais à l'intérieur, il n'était que lézardes. Quand il considérait le bambin courant sans but dans les couloirs du château, Nicolas le jeune, héritier de cette altière lignée, il devinait au-dessus de lui les nuages qui s'amoncelaient sur sa destinée, en principe réglée d'avance par la grâce de sa naissance, en fait menacée par un orage sans exemple. Grand-père encore vert, il avait le sentiment de marcher au bord d'un gouffre, où pouvait s'engloutir tout ce qu'il avait aimé, défendu et respecté, à commencer par l'enfançon innocent que le monde futur pouvait soudain, au détour d'une convulsion, déclarer coupable.

La foule ne désarmait pas. Blanchi sous le harnois policier, Nicolas connaissait ces émeutes qui naissaient aux portes des boulangeries en temps de disette. Ceux qui vendaient l'aliment premier de Parisiens étaient vite soupçonnés de le dissimuler pour en faire meilleur argent. En ces temps de ravitaillement parcimonieux, ils étaient les boucs émissaires désignés. L'affaire pouvait durer. N'y tenant plus, Nicolas descendit de sa caisse immobilisée et fendit la foule agressive. Comme des regards furieux se tournaient vers lui, il plongea sa main dans sa poche et étreignit la crosse du pistolet qu'il emportait toujours par prudence.

— Je suis commissaire du roi, cria-t-il. Que se passe-t-il, à la fin ?

— Le sieur Robert dit qu'il n'a plus de pain, expliqua la grosse femme, rouge de colère. C'est qu'il le cache !

— Il vous dit qu'il a cuit sa dernière fournée. Revenez plus tard.

— Et de quoi te mêles-tu, rétorqua-t-elle, on voit que tu as bien déjeuné, monseigneur. Tu n'as point de marmaille à nourrir !

Resté mince comme un jeune homme, Nicolas pointa son doigt sur le ventre rebondi de la matrone en pétard.

— Regarde-moi, la mère, qui de nous deux mange le plus ?

Les badauds éclatèrent de rire et Nicolas put se faufiler jusqu'à la devanture. Il se mit à parler d'un ton d'autorité.

— Sieur Robert, as-tu du pain ?

— Non, commissaire, j'en fais le serment ici même. J'en aurai mais je n'en ai plus pour l'heure.

Sentant que tout allait dégénérer, Nicolas le persuada de laisser entrer quelques femmes qui pourraient vérifier ses dires. Robert accepta, rassuré par la présence du commissaire. Le petit groupe pénétra dans la boutique

où régnait une chaleur de fourneau. Les rayons étaient vides, les mitrons effrayés écartaient les bras en signe d'impuissance. Tout allait rentrer dans l'ordre, les femmes se calmaient peu à peu. Mais soudain, derrière le comptoir, la meneuse dénicha un pain de douze livres. Elle s'en empara d'un geste sec et sortit, triomphale, brandissant la miche comme un trophée. Robert cria que c'était une réserve pour nourrir les mitrons. Une clameur hostile noya ses paroles.

— La preuve est là, cria un quidam fiévreux, c'est un accapareur !

Cette fois, Nicolas sortit son pistolet et le pointa sur les mécontents, menaçant d'abattre celui qui s'avancerait. La foule hésita ; le pistolet pivotait de cible en cible, droit et menaçant ; il fallait en sortir. On commença de palabrer. Après maintes répliques, on décida de se rendre au district pour soumettre le cas aux officiers en charge. Nicolas revint à sa voiture en poussant devant lui Robert, qui tremblait comme une feuille. Le cocher put repartir, escorté d'une meute agitée. Ils franchirent le Pont-Neuf, obliquèrent à droite sur le quai de la Mégisserie et arrivèrent dans cet étrange arroi sur la place de Grève.

Robert descendit pour entrer à l'Hôtel de Ville où siégeait la garde nationale qui remplaçait la police royale depuis le 14 juillet. Quand soudain un excité bouscula Nicolas, prit Robert au collet, et vociféra : « Les accapareurs à la lanterne ! » Comme par un fait exprès, la place de Grève salvatrice était aussi l'endroit où l'on pendait les condamnés. La vindicte se propagea comme un incendie. On se mit à hurler des insultes, à frapper Robert du pied et du poing. Un émeutier coupa les rênes de la voiture, un autre monta à l'étage, ouvrit la fenêtre qui surplombait la lanterne vissée dans la pierre, dont le fer horizontal pointait comme la poutre d'un gibet.

On allait jeter la longue lanière par-dessus la lanterne et la nouer autour du cou de Robert, quand retentit la détonation d'un mousquet. Nicolas tourna la tête et vit Bourdeau sabre au clair, qui emmenait au pas de charge une dizaine de gardes nationaux fusil au poing. La foule s'écarta, Robert fut délivré et la troupe, fusils en bataille, fit entrer Nicolas, l'accusé et son accusatrice dans l'Hôtel de Ville.

— Justice sera faite, cria Bourdeau à la foule. Le district va délibérer. Rentrez chez vous. Le pain arrive, vous l'aurez dans une heure.

À contrecœur, intimidée par les mousquets, l'émeute se dispersa et chacun rebroussa chemin en maugréant vers le Pont-Neuf, sous l'œil de quelques prostituées goguenardes qui faisaient le pied de grue sur le quai.

Nicolas prit son ami par l'épaule.

— Mon cher Bourdeau, tu m'as tiré d'un mauvais pas. Ces drôles allaient nous écharper.

— L'air de Paris est à l'orage, dit le policier. Le pain est cher, il est rare, le peuple gronde.

Ce changement d'atmosphère, Nicolas l'avait vu dès la barrière de Vaugirard. De farouches gardes nationaux avaient remplacé à l'octroi les habituels pandores du roi. Il avait fallu montrer patte blanche, exhiber les ordres du palais, dont Nicolas avait senti qu'il suscitait autant de méfiance que d'obéissance. Dans les rues encombrées de badauds, de saute-ruisseau, de vendeuses des quatre-saisons, de fiacres et de charrettes, de menuisiers travaillant devant leur boutique, il avait remarqué ces vendeurs de journaux qui criaient aux passants les nouvelles de Versailles. On achetait fébrilement ces feuilles incendiaires écloses depuis le printemps, qu'on lisait arrêté sur la chaussée boueuse ou qu'on commentait par petits groupes bavards.

À Versailles, dans la salle des Menus-Plaisirs, à une encablure du château, les députés formés en Assemblée nationale édictaient loi sur loi qui renversait en courtes phrases l'ordre séculaire. Les droits féodaux et les privilèges fiscaux avaient succombé en grappes au soir du 4 août. Mounier, Mirabeau et quelques autres avaient lancé dans l'univers cette Déclaration des droits de l'homme qui portait au pinacle les gens de peu, tandis que la noblesse était réduite au silence par la peur de l'émeute.

Nicolas connaissait, d'une ancienne enquête, le gouverneur de Launay, un brave homme sans finesse qui avait gauchement résisté aux assaillants de la Bastille. Traîné comme venait de l'être le boulanger Robert vers la place de Grève pour se mettre sous la protection de l'Hôtel de Ville, Launay avait été occis par la foule à coups de sabre et dépecé par un aide-cuisinier. Sa tête coupée avait été promenée dans Paris jusqu'au jardin du Palais-Royal avec celle de Flesselles, le prévôt des marchands.

Depuis ce jour, la cour de Versailles, apeurée, tourbillonnait en résolutions contradictoires. Le plus jeune frère du roi, le comte d'Artois², avait émigré dès le 16 juillet avec sa famille et ses gens, suivi par le prince de Condé et la fine fleur de la haute noblesse. Marie-Antoinette et le parti aristocratique prônaient la manière forte tandis que le ministre Necker revenu aux affaires temporisait. Le roi réprouvait les coups inouïs de l'Assemblée mais répugnait à verser le sang. Il résistait aux députés à l'aide d'arguties juridiques qui n'avaient d'autre effet que de retarder l'inévitable et d'exaspérer l'Assemblée. Dans un ultime effort pour arrêter le torrent des événements, Louis XVI avait appelé à lui le régiment de Flandre, qu'il jugeait plus sûr que la troupe ordinaire.

À Paris, La Fayette depuis juillet commandait la garde nationale qui s'efforçait de maintenir l'ordre, pendant que

les soldats fidèles au roi prenaient leurs quartiers dans les cours du château. C'est au milieu de cette tempête, ballotté par les hésitations royales, que Nicolas avait reçu la missive de Bourdeau, qui l'avait tant intrigué. Il était maintenant à pied d'œuvre, secoué par ce début d'émeute frumentaire, tournant vers son ami des regards interrogatifs.

Bourdeau avisa Robert, qui s'était assis dans l'anti-chambre de la salle du district, l'œil hagard et les mains tremblantes.

— Sieur Robert, tu vas attendre ici une heure, tu rejoindras ton échoppe et tu feras ta journée. Je détache dix gardes pour t'accompagner. Ils se mettront en faction devant la boutique. Une fois le pain cuit et distribué, le calme reviendra.

— Merci, commissaire, je crains pour ma famille.

— Tu seras protégé. Nous avons l'expérience des temps de disette. La farine arrive, elle est acheminée tous les jours. Tout va rentrer dans l'ordre.

À moitié rassuré, Robert se rencogna et joignit les mains pour une prière discrète. Bourdeau entraîna Nicolas à l'extérieur.

— Nicolas, dit-il en sortant sur la place, l'incident a aiguisé mon appétit. J'avais prévu un dîner³ rue du Pied-de-Bœuf. Allons-y si tu le veux bien.

— Mon cher, s'exclama Nicolas, rien ne me ferait plus plaisir. J'ai voyagé depuis matines le ventre creux, seulement tenu par une brioche et une tasse de café au lait. Marchons. Je vois avec délice que tu as pris une belle assurance de commissaire après tant d'années comme adjoint.

— J'étais à excellente école, répondit Bourdeau, qui avait épaulé fidèlement le commissaire Le Floch pendant ses longues années au Grand Châtelet.

— Voilà qui est fort aimable. Mais allons au fait. Pourquoi, mon cher, m'as-tu fait venir d'un ton si pressant ?

— Parce qu'il s'agit d'une affaire embrouillée et sans doute hautement politique. Mais viens, nous parlerons autour d'un pichet et d'un plat de tripes qui te dédommageront du voyage.

Il avançait sa lourde carcasse prestement, avec une démarche d'autorité, traversant la place pour enfourner la rue de la Coutellerie. Un puissant fumet de viande et d'abats les saisit à l'approche du Grand Châtelet. Ils contournèrent la forteresse aux murs aveugles qui dominait la Seine pour trouver la place de la Grande-Boucherie, entourée d'échoppes sanguinolentes où travaillaient les bouchers aux grands couteaux rougis. Poussant une lourde grille, ils entrèrent dans la rue du Pied-de-Bœuf pour gagner une salle basse aux voûtes de pierre, bruyante et odorante.

— Nous voici revenus aux temps de jeunesse, dit Nicolas en s'asseyant sur un tabouret qu'il tira de sous une table de bois encore constellée de miettes et de sauce. Ainsi, tu es commissaire du roi, ce qui récompense de sûrs services et un zèle aigu.

— Commissaire du roi, je ne sais plus, observa Bourdeau. Commissaire du district, à coup sûr. La police de sa majesté s'est dispersée, le lieutenant de police s'est évaporé après le 14 juillet. Je suis sous les ordres de la garde nationale, elle-même dirigée par la Commune de Paris, qui a confié la tranquillité publique à M. de La Fayette.

— Cette organisation byzantine veut tout dire, jeta Nicolas. Elle sent fort son anarchie. L'ordre social s'écroule, on en a vu la preuve tout à l'heure sur la place de Grève.

Bourdeau répondit par une moue. Il avait toujours souligné auprès de Nicolas les failles de l'ancien monde. Il était un policier exact et fidèle, mais aussi un sujet lucide qui réprouvait l'arbitraire royal, les lettres de cachet, la corruption des inspecteurs, l'usage barbare de la question ordinaire et extraordinaire dans les caves du Grand Châtelet, que Louis XVI venait d'abolir. Toutes remontrances que Nicolas connaissait et ne parvenait pas à réfuter, trop familier des charpentes vermoulues qui soutenaient l'édifice de la monarchie. Il était marquis de Ranreuil depuis que sa bâtardise avait été effacée par le testament de son père et se relied donc, par sa famille, à la société à ordres qui lui commandait fidélité à la couronne. Ce qui ne l'empêchait pas d'en éprouver chaque jour les faiblesses. Bourdeau, à l'inverse, en tenait de toute évidence pour les idées nouvelles d'égalité. Nicolas pressentit un instant que cette divergence pourrait altérer leur amitié, puis il chassa cette idée qui lui déplaisait.

À peine assis, le tavernier s'était empressé auprès d'eux, un pichet de vin de Chinon à la main. Bourdeau et lui étaient pays, de la vallée de la Loire.

— Il est de l'année, dit-il d'un air satisfait, vous m'en direz quelques nouvelles. Je vous apporte des saucisses plates pour vous mettre en bouche.

— Les tripes sont prêtes ? demanda Bourdeau qui était passé plus tôt pour s'assurer du plat.

— Bien sûr, commissaire. Coupées en carré par de blanches mains. De la belle panse, onctueuse et odorante à souhait, bouillie avec son pied de veau, cuite dans une marmite avec ses carottes, son poireau, ses oignons, son clou de girofle et ses gousses d'ail, avec un verre de vin blanc et un soupçon de calvados ! La Cour n'en mange pas de meilleures. Dans un quart d'heure le festin commence...

Tout sourire, Bourdeau versa le vin et Nicolas avala sans attendre deux saucisses suintantes de graisse.

— Alors, dit-il, quelle est cette affaire si embrouillée qu'elle demande ma présence ? Tu es de taille, Bourdeau, pourquoi mander quelqu'un d'autre ?

— Parce que ce crime de rôdeur pourrait être un crime d'État.

— Mais quel crime ?

II

DÉTAILS

« Nous ne cherchons jamais les choses mais la recherche des choses. »

François de La Rochefoucauld

Bourdeau se servit un deuxième verre et commença son histoire. L'avant-veille, le 24 septembre, un enlèvement s'était déroulé au Palais-Royal. Vers trois heures de la nuit, au moment où les joueurs et les filles commençaient à regagner leurs pénates, un couple sortait du jardin par la galerie de Valois. C'était un homme bien mis quoique d'un maintien discret, et une jeune femme svelte en costume de chasse portant un loup sur le visage. Au moment où ils mettaient le pied sur la chaussée de la rue de Valois, sans doute en quête d'un fiacre, cinq sbires eux aussi masqués les ont entourés, ceinturés, et menacés de leur pistolet. Aussitôt une berline jaune s'est avancée, tirée par quatre chevaux. L'homme a tenté de

fuir, la femme s'est débattue en criant. Mais ils n'étaient pas de force. Les agresseurs les ont ressaisis, mis leurs mains sur leurs bouches et les ont enfournés violemment dans la berline, qui est partie sous les coups de fouet du cocher. Les témoins ont entendu des cris à l'intérieur de la caisse mais ils n'ont rien distingué tant la berline était preste. Les spadassins sont partis en courant, la berline a disparu du côté de la rue Saint-Honoré.

— Sait-on qui sont ces deux personnes ? demanda Nicolas en se servant lui aussi du vin de Chinon.

— Non, dit Bourdeau, nous avons leur description mais point leur qualité ni leur nom.

Les deux commissaires se turent pendant que le taver-nier posait sur la table un plat fumant d'où sortait le fort parfum des tripes. Chacun se servit le temps qu'il s'éloigne. Puis Bourdeau reprit son récit.

L'affaire a été rapportée aussitôt à la police, qui à cette heure n'en pouvait mais. Le lendemain matin, un quidam s'est présenté au district du VII^e, à l'Hôtel de Ville, là où Bourdeau venait de laisser le boulanger Robert en prières. L'homme rentrait chez lui par le quai des Célestins. Il a vu la même berline jaune s'arrêter au bord de l'eau et deux hommes en sortir portant un corps inerte, qu'ils ont jeté sans cérémonie dans la Seine. Puis la berline est repartie vers l'est.

— Êtes-vous allé au filet de Saint-Cloud ? questionna Nicolas, qui avait souvent récupéré des cadavres portés par le courant et pris dans les rets du filet toujours tendu sous le pont de Saint-Cloud.

— Bien sûr, acquiesça Bourdeau.

— Alors ?

Le corps jeté dans la Seine y était, avec les mêmes habits. Mais la police n'avait pu l'identifier : ses poches étaient vides de tout papier et de tout objet, son visage était horriblement écrasé par des coups. Son chapeau

et sa redingote manquaient, et avec eux les marques de fabrique qui auraient pu aiguiller la police.

— Diable, fit Nicolas, l'affaire se corse. Et ce cadavre, où est-il ?

— Ici, dans la basse-fosse du Grand Châtelet. Nous l'y avons ramené et j'ai convoqué pour cinq heures un ami que vous connaissez bien.

— Sanson ? Il est toujours en poste ?

— Plus que jamais, nous le verrons ensemble autour de la table de dissection.

— Voilà un gage de sûreté. Donc, nous ne savons rien à cette heure.

— Si, nous savons quelque chose, jeta Bourdeau avec un œil qui clignait.

Il s'attaqua derechef à son assiette de tripes agrémentées d'un demi-pied de mouton et poursuivit son histoire.

Les inspecteurs avaient entamé une enquête de voisinage autour du Palais-Royal. Coup de chance, ils étaient tombés sur un porte-falot qui avait vu passer la berline dans la rue de Valois. Ces porte-falots formaient un métier très particulier et très utile. Ils hantaient les sorties des théâtres, des cabarets et des salles de jeu, et offraient de raccompagner chez eux les clients qui en sortaient, éclairés par une lanterne qu'ils tenaient au bout d'une perche pour les prémunir contre les malandrins qui attaquaient les passants dans les rues sombres. Souvent, moyennant une protection, ils étaient autant de mouches occasionnelles dont la police usait en abondance.

— Mais qu'a-t-il vu, sinon passer une berline jaune ?

— Rien d'autre. Mais il a entendu...

— Entendu quoi ?

— Un tintement sur la chaussée au moment où la berline passait.

Ce tintement était celui d'une bague tombée là, que le porte-falot a vu luire sur le pavé dans le halo de sa

lanterne. Il l'a ramassée et portée au district. Avec un sourire, Bourdeau mit sa main à sa poche et en sortit la bague qu'il tendit à Nicolas. C'était un bijou de vermeil surmonté d'une chasse qui enserrait un ovale d'or gravé. Nicolas prit la bague et tenta de déchiffrer l'inscription. Mais on voyait mal dans la taverne enfumée. Sur l'invitation de Bourdeau qui souriait toujours d'un air entendu, il se leva et sortit au grand jour dans la rue du Pied-de-Bœuf. Portant la bague près de son œil, il lut trois lettres gravées sur l'argent et entrelacées, formées en arabesques élégantes : M.A.R. Nicolas changea de couleur et se mit à trembler. Il connaissait bien ces initiales : Maria-Antonietta Regina. La reine Marie-Antoinette.

Le cœur en chamade, il revint s'asseoir, pâle et tourneboulé. Bourdeau dardait sur lui un regard ironique. Sur la table, les tripes entamées commençaient à refroidir. Nicolas réfléchissait comme l'éclair, la tête ailleurs, l'esprit battant la campagne. La reine ? Était-ce possible ? Marie-Antoinette aurait-elle été enlevée lors d'une de ces escapades nocturnes dont elle avait coutume ? Longtemps, elle avait aimé sortir au théâtre, courir les bals en loup, dîner chez un grand seigneur.

Puis il reprit ses esprits. La reine ne serait pas à Paris sans escorte, surtout en ce temps troublé, ni même sans que lui, Nicolas, chargé de sécurité personnelle, soit prévenu. Même en cas de sortie secrète, sa disparition, aussi bien, aurait mis en branle tout le château et on l'aurait évidemment averti, lui qui veillait sur les souverains. Non, c'était une autre jeune femme, aventurée dans Paris pour d'énigmatiques raisons, peut-être pour le jeu dont le Palais-Royal était le centre parisien, ou pour une autre virée, plus licencieuse. Une grande dame à coup sûr, jeune et délurée, assez indépendante pour quitter Versailles en goguette, ou bien pour quelque mission subreptice. Assez proche de la couronne, en tout cas,

pour porter une bague aux armes de la reine. À moins qu'il ne s'agisse d'une voleuse de la Cour, une femme de chambre, une soubrette, qui aurait dérobé la bague. Mais alors pourquoi l'aurait-on enlevée ? Et pourquoi aurait-elle jeté le fruit de son larcin, qui pouvait aussitôt la désigner comme une malhonnête ? Le mystère prenait une profondeur vertigineuse.

Passant près des deux commissaires, le tavernier s'arrêta, les mains sur les hanches.

— Faut-il que vous ayez des choses graves à vous dire. Mes tripes refroidissent !

Nicolas sourit et prit sa fourchette qu'il piqua dans un carré de viande dégouissant de sauce, tout en protestant de la qualité du plat. Il regarda Bourdeau toujours espiègle.

— Ce ne peut être la reine, mon ami, dit-il. Je l'aurais su.

— Bien sûr, ce n'est pas la reine. L'armée du roi serait partout. Nous avons vite compris la chose. Ce peut être une voleuse qui a dérobé le bijou. Mais alors pourquoi le jeter dehors ?

— Non, nous arrivons au même endroit : c'est une dame de la Cour, ou quelqu'un d'assez proche de Marie-Antoinette pour avoir une bague à ses armes. Mais nous ne savons si elle était à Paris d'elle-même ou en mission. C'est pourquoi tu m'as appelé.

— Tout juste, Nicolas, je te reconnais bien là. Tu as suivi le même chemin que nous, mais plus vite.

Un silence s'installa. Il fallait faire honneur aux tripes et, surtout, mesurer les implications de ce qu'ils avaient découvert. Bourdeau servit deux autres verres et demanda un nouveau pichet. Nicolas était retombé dans ses supputations. Cette jeune femme avait du sang-froid et du caractère. D'abord elle s'était débattue assez pour que les malfaiteurs dussent la ressaisir et la jeter

de force dans la voiture. Une fois enlevée, elle avait continué de crier, malgré la menace des pistolets. Puis, à peine quelques secondes plus tard, elle avait eu assez de présence d'esprit pour se défaire de la bague et la jeter dans la rue, peut-être par une fenêtre mal fermée, ou bien par un interstice quelconque qu'elle avait repéré. Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'effroi de l'agression ne l'avait pas laissée inerte. Malgré la peur, malgré la violence des sbires, elle avait songé à laisser derrière elle un indice en espérant que la police en serait avertie. La conclusion s'imposait : ce n'était pas une dame d'atours quelconque, ni une marquise couvée dans les salons. Plutôt une habituée des missions et des intrigues, énergique et rouée.

Bourdeau, tout en dégustant ses tripes, avait observé pendant ce temps le visage de Nicolas, son regard, ses mimiques, son hésitation à manger, puis son ultime coup de fourchette, quand son siège fut fait.

— Donc elle était en mission, dit-il, comme si Nicolas avait déroulé son soliloque à haute voix.

— Oui, c'est sûr. Elle venait pour accomplir sa tâche. Puis il regarda Bourdeau stupéfait.

— Tu lis donc dans mes pensées !

— Non, mon ami. Mais l'analyse serrée des causes, chez un policier, conduit à un seul effet.

Nicolas sourit, se disant que, décidément, Bourdeau et lui étaient bien de la même engeance, celle des maniaques du détail et des raisonneurs. Puis une pensée un temps laissée de côté l'assaillit.

— Si nous n'avons pas la femme, nous avons l'homme. Il est vrai qu'il ne sera guère bavard...

Bourdeau tira sa montre de son gilet.

— Il est trois heures trente. Sanson nous attend au creux de sa basse-fosse dans une demi-heure. Il saura le faire parler.

— Mais avant, ces tripes m'ont mis en train. J'aime fouailler les cadavres le ventre bien calé. Notre tavernier préféré sert bien des tartes ?

Bourdeau leva la main et leur hôte vint pour débarasser. Devançant leur demande, il annonça la suite : une tarte aux myrtilles encore chaude accompagnée d'un armagnac de dix ans d'âge, s'attirant les félicitations émues des deux convives.

— Je retrouve mes amis après une longue absence, dit-il, je me dois de les satisfaire.

— Et comment vont les affaires ? demanda Nicolas pour lui rendre son amabilité.

— Les miennes se portent bien. Au fond, les révolutions aiguisent l'appétit des Parisiens. Mais celles du royaume, c'est autre chose. L'Assemblée a raison de vouloir des réformes mais elle a brisé votre police. J'ai vu passer les têtes de Launay et de Flesselles en route pour le Palais-Royal. Quel spectacle ! Je préfère les têtes de veau. Le pain manque, vous le savez. Nous gargotiers sommes toujours livrés. Mais le peuple a faim et les ventres vides n'ont pas de scrupule. M'est avis que nous aurons d'autres violences, sans vraie police pour les contenir.

— Vous soutenez donc la couronne.

— Qu'ai-je dit là ! Vous me questionnez et je m'abandonne. Je ne suis d'aucun côté, sinon celui de ma cuisine. Oubliez, je vous prie, cette conversation. Après tout, je ne sais ce que pense la police. Elle était au roi, elle est à M. de La Fayette. Les bons sujets ne savent quel parti prendre. J'ai une cocarde à mon chapeau et une autre dans la poche, toujours prête à servir selon les circonstances. J'avais avant-hier Desmoulin à ma table et hier un colonel du régiment de Flandre. Je les ai servis avec le même zèle. Je n'ai que des amis, bleus ou blancs. C'est la couleur de leur argent qui compte. Dans ces

temps, il arrive toujours un moment où la politique est l'ennemie du commerce. Tout cela n'augure rien de bon.

— L'Assemblée veut un impôt égal, observa Bourdeau qui avançait ses pions. Voilà qui devrait te plaire. Les nobles paieront désormais comme les bourgeois. N'est-ce pas justice ?

— Je crains surtout qu'on nous fasse payer plus. J'ai vu les chiffres de M. Necker dans une gazette. C'est un gouffre. Je sais compter. Patriotes ou aristocrates, ils sont à court de numéraire. On parle de Constitution, de droits de l'homme. Mais si l'on écoute bien, il n'est question que de nous tondre.

Les deux policiers éclatèrent de rire.

— Voilà un sage, dit Nicolas. Desmoulins devrait t'engager comme folliculaire. Au moins nous y verrions clair dans les affaires.

Il était cinq minutes avant quatre heures. Les deux policiers se levèrent et payèrent, pour se diriger vers le Grand Châtelet voisin.

Nicolas, comme toujours, frissonna quand ils franchirent la vaste voûte qui menait dans la forteresse policière, massive et noire en face du Pont-au-Change. Les mêmes exempts étaient en faction dans la haute entrée, les mêmes inspecteurs se croisaient dans la cour, les mêmes portes de geôle, épaisses et lourdes, seulement ajourées d'une petite grille, s'alignaient dans les couloirs de l'est. Nicolas connaissait encore leur surnom par cœur, les Chaînes, la Motte, les Boucheries, Barbarie ou Gloriette, les moins sinistres, et les autres, pestilentielles et obscures, le Puits, les Oubliettes, la Gourdainne... Sans parler des deux cachots les plus atroces, la Fosse, où l'on descendait les prisonniers par une poulie, dans un cône de pierre rempli d'eau à mi-jambe où l'on ne pouvait ni se coucher ni rester debout, et la Fin d'aise, où l'on pataugeait dans une tourbe d'excréments infestée de

serpents. Dans ces deux-là, on survivait rarement plus d'un mois. Signe des temps, elles étaient condamnées, depuis que l'Assemblée avait stigmatisé les coutumes judiciaires de la monarchie.

Tous deux descendirent l'escalier de pierre glissante qui menait à la basse-fosse où l'on exposait les corps des noyés retrouvés dans la Seine et les cadavres des assassinés de la nuit. Une fétide odeur de décomposition montait des sous-sols.

— Peu de choses ont changé, au fond, dit Nicolas, la police reste la police et les geôles patriotiques sont les mêmes ou presque que les geôles monarchiques.

— Peu de choses mais l'essentiel : le pouvoir n'est plus ici mais à la Commune de Paris qu'on vient d'élire. Pour l'instant, nous sommes sur notre erre, nous gardons nos prérogatives. Mais bientôt les instructions ne viendront plus de Versailles mais de l'Hôtel de Ville.

— Alors agissons quand il en est encore temps...

Ils arrivaient à la grande morgue. C'est là, dans une salle basse et voûtée où restaient entreposés les tenailles, les scies et les brodequins de la question abolie par Louis XVI, qu'opérait Sanson, le plus aimable et subtil bourreau de Paris. Sur une longue table de pierre souillée de taches pourpres, un corps livide était allongé, nu et intact, à l'exception du visage sanguinolent. Sanson les attendait, droit comme un i devant la table de dissection, ses couteaux et ses ciseaux à portée de main. C'était un homme dans sa cinquantaine au visage avenant et la taille bien prise malgré les ans, pâle et souriant, qui parlait d'une voix douce.

— Bonsoir, monsieur le marquis, dit-il à Nicolas, il y a long bail que nous avons eu le plaisir de vous voir. Je vois que les enquêtes vous manquent.

— Service du roi, fit Nicolas, je reprends le harnois. Vous me semblez bien d'attaque. Je pressens qu'il vous

faudra rester bien vif. Ces temps d'anarchie vont vous donner du travail, j'en mettrais ma terre en gage.

— Nous verrons, monsieur, c'est un fait que la politique pourrait bien me fournir plus que le crime ordinaire.

— Alors que dit ce brave noyé ?

— Nous allons en décider ensemble. Puis-je opérer ?

Ils s'approchèrent, concentrés et affairés. Sanson désigna d'abord le visage du mort, qui tenait plus de la bouillie sanglante que d'une figure humaine. L'aimable bourreau y promenait son couteau, pointant de la lame les parties qu'il commentait.

— Les chairs et les os, expliqua-t-il, ont été frappés à coups redoublés, avec un marteau ou un bâton lourd. On pourrait supposer un crime de haine, commis dans un déchaînement de violence. Mais je ne le crois pas. L'homme était déjà mort.

Sanson fit un pas de côté et mit son couteau sur une petite ouverture noire juste sous le sein gauche du cadavre. C'était le point d'entrée d'une balle de pistolet. Sanson ouvrit la poitrine à l'aide d'une scie décrochée du mur. Nicolas serra les dents en entendant le crissement de la lame sur les côtes. Sanson prit une tenaille, fouilla dans les chairs et sortit de la poitrine une petite sphère de métal couverte de sang. Il la posa délicatement dans un chiffon disposé sur la table. Puis il trancha avec un long coutelas dans les poumons. Il en sortit du sang, des humeurs mais point d'eau.

— La chose paraît claire, commenta Nicolas. L'homme a été tué d'un coup de pistolet au cœur. Il ne respirait plus quand on l'a jeté en Seine. On vient de le constater puisqu'il n'y a pas d'eau dans ses poumons.

— Je vois que vous n'avez pas perdu la main, dit Sanson. En effet, cette balle est la cause de la mort. Je ne sais si son visage a été martelé avant cela ou après.

Je gagerais qu'on l'a défiguré à dessein, après le coup fait, pour empêcher toute identification.

Il s'écarta de la table et prit les vêtements du mort qu'on avait empilés sur une chaise. Il saisit le gilet, l'examina soigneusement et se tourna vers ses deux amis.

— Voyez, il y a des traces de poudre que l'eau n'a pas entièrement dissoutes.

Il revint vers la table et se mit en devoir de lacérer les restants de chair du visage.

— Il n'y a guère de sang dans ces lambeaux, dit-il, c'est peut-être l'eau qui l'a dilué. Ou bien ce manque de sang est-il dû à l'arrêt du cœur préalable. Je parierais volontiers pour cette deuxième éventualité.

La conclusion s'imposa aux trois hommes. Le cadavre avait parlé. Selon toute vraisemblance, l'homme s'était débattu dans la voiture. Sans doute débordés, les ravisseurs n'avaient trouvé d'autre moyen de l'immobiliser que de lui loger une balle dans le cœur. Ou alors ils avaient décidé de l'exécuter aussitôt pour ne garder que la femme. C'est ensuite qu'ils avaient martelé son visage pour le rendre méconnaissable, avant de le jeter du quai des Célestins. C'étaient en tout cas de fiers coquins qui ne reculaient pas devant l'horreur. Nicolas imagina la jeune femme enlevée assistant à ce spectacle barbare, ligotée dans la voiture. Il chassa cette image terrible et laissa son esprit supputer. Les cruelles opérations des ravisseurs les empêchaient de connaître l'identité du mort. Une idée lui vint.

— Vous n'avez rien trouvé dans ses vêtements, m'a dit Bourdeau.

— Non, rien, fit Sanson. Ni bourse, ni papiers, ni arme. Le chapeau et la redingote manquent. Les assassins les ont gardés, sans doute pour éviter qu'on trouve une marque de faiseur à l'intérieur. Nous avons seulement

découvert quelques pièces de monnaie. Elles sont là, sur l'étagère.

Par acquit de conscience, Nicolas les prit et les étala sur la table. Il défit une chandelle de son bougeoir et l'approcha des pièces. Rien de particulier, sinon quelques sous, comme tout un chacun en porte sur lui. Mais un détail le fit sursauter. L'un des petits disques de métal se distinguait des autres. Nicolas le prit entre le pouce et l'index, et l'examina à la lueur de la flamme. Il s'exclama alors, d'un ton triomphant :

— Enfin ! Décidément le moindre détail compte. Nous avons une indication.

Il montra le petit trophée à Bourdeau. Ce n'était pas une pièce de la monnaie du roi, mais un jeton de laiton lisse, bordé d'un petit liseré aux fines rayures.

— Je connais ces jetons, dit Nicolas d'une voix joyeuse. L'examen est terminé. Merci Sanson, vous avez été encore une fois d'une précieuse habileté. Mon cher Bourdeau, nous partons immédiatement. Nous avons une visite à honorer.

— Où cela ? demanda Bourdeau.

— Dans le jardin du duc d'Orléans.

III

JEUX

« D'âge en âge, on ne fait que changer de folie. »

*Pierre-Claude Nivelles
de La Chaussée*

Sous un ciel pommelé, les deux hommes marchaient dans la rue Saint-Honoré, zigzaguant entre les flaques, les étals des marchands, les chaises des rempailleurs, les porteurs d'eau et les innombrables piétons qui rasaient les murs pour se garder des voitures. Au coin de la rue de l'Échelle, un crieur à la voix éraillée vendait *L'Ami du peuple*, la feuille incendiaire publiée par un dénommé Marat qui vitupérait la Cour à longueur de colonnes et dénonçait « les accapareurs » à qui il imputait la crise des subsistances. Nicolas acheta un exemplaire qu'il fourra dans sa poche pour le lire plus tard. Depuis juillet, il s'obligeait à compulsier la littérature politique tous les

jours pour ausculter l'opinion et tâcher de prévoir des coups qui pourraient atteindre la couronne.

— Je suis pris en faute, avoua Bourdeau. Je n'avais pas vu ce jeton parmi les pièces.

— J'ai inspecté longtemps les jeux, dit Nicolas, j'étais en pays de connaissance.

— Vous avez donc reconnu la maison de jeu du Palais-Royal d'où vient ce jeton...

— Non, mais j'ai mon idée. Nous n'irons pas directement au Palais-Royal. Ces gens sont méfiants, ils protègent leur chalandise, ils feront semblant de ne rien savoir.

— Alors ?

— Alors il nous faut une introduction. Nous allons un peu plus loin, chez une bonne dame de nos amies, qui nous renseignera et nous évitera les impairs.

— Je vois, conclut Bourdeau. Nous allons rue du Faubourg-Saint-Honoré...

Ils poussèrent en effet leur marche, franchirent la rue Royale et s'arrêtèrent devant une grosse maison bourgeoise aux fenêtres aveuglées de rideaux, à l'enseigne du « Dauphin Couronné ». Nicolas mania le heurtoir qui résonna à l'intérieur. À travers un grillage, le guichet s'ouvrit et deux yeux apparurent dans l'ouverture.

— Commissaire Le Floch ! dit une voix. Quelle surprise ! Voilà bien deux ans que vous n'êtes venu céans.

La porte s'ouvrit, les policiers pénétrèrent dans un corridor rougeâtre seulement éclairé par un bougeoir. Une jeune Antillaise au regard espiègle les accueillit et les conduisit à un vaste salon occupé par des chaises alignées et fermé par une scène de théâtre au rideau baissé. Nicolas, qui fréquentait là depuis de longues années, se souvint du petit boudoir tendu de jaune, aujourd'hui disparu et remplacé par cette salle de spectacle. C'est là, lors de l'une de ses premières enquêtes, qu'il avait

manqué d'être estourbi par un spadassin qu'il avait dépêché au terme d'un combat à mort dans l'obscurité.

— Vous venez voir Mme Paulet, bien sûr...

— Tout juste, dit Nicolas en décochant un sourire à la jeune femme, qui répondit d'un regard ironique.

Dix ans plus tôt Nicolas, visiteur assidu, n'avait pas dédaigné les charmes de cet oiseau des îles à peine nubile.

— Elle est à l'étage, je la préviens. Vous devrez monter, elle ne bouge plus guère...

La jeune fille revint quelques minutes plus tard. Ils traversèrent la grande pièce entourée de petits salons où l'on pouvait se retirer pour des entrevues plus intimes. C'est là que les clients de l'établissement assistaient aux saynètes licencieuses qui les mettaient en forme pour choisir une fille.

— Il est encore tôt, dit-elle, nous ouvrons à six heures.

— La Paulet veille donc toujours sur ces ballets ? demanda Bourdeau.

— Oui, mais elle est immobile. Sa présence à l'étage suffit.

— C'est votre statue du commandeur, commenta Nicolas d'un ton sarcastique.

— Je ne sais si des commandeurs viennent ici, dit la jeune fille qui ne saisit pas l'allusion, suscitant un sourire sur le visage des deux policiers.

Ils montèrent les marches, arrivèrent à un couloir tendu de velours où l'on voyait, à droite et à gauche, une série de portes capitonnées. La jeune femme ouvrit la première et ils entrèrent dans une chambre dont la forte odeur les fit grimacer. C'était un mélange de parfums lourds et de potions d'apothicaire, qui montait à la tête et soulevait le cœur. Dans un lit à baldaquin, sous une longue perruque blonde, un visage cêrusé et délabré les contemplait d'un regard curieux cerné de noir. Le front plissait, les joues pendaient en poches tremblotantes,

le menton tombait en cascades de graisse, les mouches perçaient ici et là ce masque plâtré où la bouche rouge sang faisait comme une balafre. La Paulet, se dit Nicolas, était décidément l'image de la décrépitude, le symbole des ravages du temps. La voix seule gardait un semblant de jeunesse.

— Nicolas, dit-elle d'un ton rogue, tu te décides enfin à visiter ta vieille amie. D'ici peu, tu n'en auras plus le loisir... Je suis clouée au lit, en partance pour le cercueil.

— J'étais dans ma province, s'excusa-t-il, avec ma famille. Et tu es plus solide que tu ne prétends.

Il s'approcha du lit et posa sur la joue blanchâtre un baiser furtif.

— Comment vont les affaires, ma bonne ? demanda-t-il d'une voix douce.

— Je ne me plains pas. Au milieu des tempêtes, notre commerce continue comme devant. Les hommes ont toujours besoin de détente, qu'ils soient de la Cour ou de l'Assemblée. Ici, le Tiers et la noblesse sont unis. La Robe et l'Épée ont les mêmes vices, vois-tu ? Nous avons même quelques abbés. Nous sommes un adjuvant de la concorde. Ici, point de veto, point de têtes coupées, point d'envolées patriotiques. On s'arrête à l'essentiel, le plaisir de vivre. Nos maisons devraient être saluées par les autorités : elles sont une assise de la société.

— Tu te lances dans la philosophie politique, dit Nicolas en riant. Tu devrais en faire un libelle, c'est la mode.

— Moque-toi. J'aurais beaucoup à dire...

— Je n'en doute pas. Votre métier vous fait pénétrer au fond des âmes.

— C'est un fait, répliqua la Paulet en partant d'un gros rire, nos activités sont très pénétrantes. Mais je presens que tu n'es pas venu seulement pour badiner avec

ta vieille amie. La présence de Bourdeau est éloquente. Vous êtes en chasse.

Gracieuse, la jeune femme que Nicolas avait connue petite apporta un plateau de thé fumant agrémenté de madeleines luisantes et dorées, tout en jetant un regard en coin à Nicolas. Celui-ci conta à la Paulet l'attentat du Palais-Royal dont ils s'occupaient. Son récit achevé, il lui tendit le jeton trouvé dans la poche du défunt qu'ils venaient de disséquer. La Paulet le saisit entre le pouce et l'index, prit des bésicles sur la table de nuit et l'examina.

— Ces jetons se ressemblent, dit la Paulet. En tout cas, il ne vient pas du 113. On y joue à pièces d'or.

Le 113 était la première maison de jeu du Palais-Royal, la plus luxueuse et aussi la plus sulfureuse. On y pariait aux dés, aux cartes ou à la roulette. Au coin nord de l'aile Valois, donnant sur les colonnes d'entrée du jardin, elle était entourée d'une foule de courtisanes fardées. Ses chambres de l'étage abritaient d'autres jeux que le creps, le trente-et-un ou la roulette... La Paulet rapprocha encore le jeton de son visage, plissant les yeux.

— Tu as de la chance, Nicolas. Je vois ici des initiales gravées « VP ». Les maisons de jeu marquent leurs jetons, pour décourager les escrocs qui auraient l'idée d'en fabriquer et de les présenter à l'échange contre du numéraire. C'est la maison de mon ami Victor Préneuf, un honnête commerçant. Je les connais tous, nous sommes une corporation. Celui-là est un brave homme qui fait sa pelote sans estamper le pratique. Il officie dans une des boutiques près du café Corrazza, c'est à l'opposé du 113, dans les premiers numéros, du côté Montpensier.

— Fort bien, dit Nicolas. Parlera-t-il à la police ?

— Je ne sais. La discrétion est une base du métier. Nous avons des marquis, des fermiers généraux, des présidents à mortier, qui n'aiment pas la notoriété. Tu me

dis que la femme enlevée est liée à la Cour. M'est avis que c'est une affaire politique. Le Palais-Royal est un nid d'intrigues. Tout ce dont les tenanciers ont horreur, cela trouble le commerce. Mais dis-lui que tu m'as consultée, cela pourra l'amadouer.

— Il n'aura que d'avantages à aider la police, dit Bourdeau.

— Avantages dangereux, souligna la Paulet. Les clients aiment encore moins qu'on mêle la maréchaussée à leurs habitudes. De plus, cette police nous rançonne sans scrupule. Cela n'entretient pas la confiance. Nicolas est l'exception. Les autres commissaires s'engraissent à nos dépens, vous le savez bien ! J'ajoute que tous ces boutiquiers ont l'attache du duc d'Orléans, qui ramasse les loyers. Ils n'ignorent pas que le gros cousin est un acteur de la pièce qui se joue en ce moment. Cela incite à la prudence.

— Nous trouverons un moyen d'intéresser ton ami, précisa Nicolas.

— Pour sûr ! Je ne doute pas de vos talents en matière de chantage. Allez, vous avez ma bénédiction. Mais avant, prenez une autre de ces succulentes madeleines. Elles viennent justement de chez Beauvilliers, qui règne sur le jardin.

Beauvilliers était le plus raffiné restaurateur du Palais-Royal où se réunissaient tous les vices de Paris. Dix ans plus tôt, le duc d'Orléans, cousin du roi et propriétaire du lieu, avait lancé une vaste spéculation. Il habitait l'ancien Palais-Cardinal, devenu Palais-Royal par le don de Richelieu à Louis XIII, qui faisait face au Louvre sur la rue Saint-Honoré et donnait par-derrière sur un immense jardin rectangulaire. Le duc bâtisseur avait fait construire trois galeries d'arcades qui séparaient maintenant, de l'ancien parc, les rues de Valois, de Montpensier et de Beaujolais. Ces galeries abritaient quelque cent

cinquante boutiques où l'on vendait tout ce qui pouvait contenter l'œil, la chair et l'esprit. Au sud, la « galerie de Bois » qui coupait le jardin, accueillait les imprimeurs et les libraires. À l'ouest et à l'est, les maisons de jeu, les maisons de plaisirs, les salles de marionnettes ou d'ombres chinoises, les marchands de meubles ou de tableaux, les pâtisseries et les cafés s'alignaient comme pour une revue des plaisirs et des arts. Il y avait même une maison discrète où ceux qui préféraient les hommes pouvaient se lier en sérénité : l'orchestre qui accompagnait leurs ébats était composé de musiciens aveugles, qui ne risquaient guère de reconnaître tel ou tel personnage public s'adonnant à ses penchants très privés.

Au nord, le restaurant Beauvilliers avait gagné ses galons de meilleure table de Paris. Ainsi la crème et la lie de la société parisienne affluaient au Palais-Royal dans un mélange capiteux, échangeant des idées et des extases, des femmes et des secrets, des intrigues et des louis d'or. Sybarite ambitieux, nanti d'une des premières fortunes du royaume, le duc d'Orléans passait ses journées en combinaisons et ses nuits en orgies, quand ce n'était pas l'inverse.

La politique avait élu domicile dans ce jardin des passions. C'est au bout de la galerie Montpensier, devant le café de Foy que le folliculaire Camille Desmoulins, alarmé de l'afflux des troupes appelées par Louis XVI autour de Paris, montant sur une table le 12 juillet, avait ameuté les badauds pour dénoncer une imminente « Saint-Barthélemy des patriotes ». La foule en pleine émotion était partie du Palais-Royal pour chercher des armes aux Invalides et, le 14 juillet, jugeant qu'il en fallait d'autres, pour assiéger la Bastille. Toute de colère populaire, cette foule était revenue au soir, portant au bout d'une pique les têtes de Launay, le gouverneur de la Bastille et celle de Flesselles, le prévôt des marchands,

comme on rapporte des trophées au quartier général d'une armée.

Nicolas et Bourdeau laissèrent la Paulet à son triste sort de maquerelle déclinante. Il était sept heures, le soleil enfin apparu tombait derrière la colline de Chaillot, nimbant d'une lueur fauve les hauts des maisons de la rue Saint-Honoré. Ils entrèrent dans le jardin du Palais-Royal par la rue de Richelieu, derrière le théâtre construit par le duc. Une foule disparate encombrait déjà les galeries et les allées de verdure rectiligne, autour du cirque curieusement enterré de quelques toises au centre du jardin.

Sur leur gauche les boutiques s'alignaient sous une longue arcade. Ils demandèrent après la maison de Victor Préneuf. C'était l'une des premières, au numéro 9. Ils entrèrent. Deux gaillards chargés de filtrer les clients – on les appelait « les bouledogues » – les arrêtèrent avec un visage sévère. Bourdeau montra son passeport de policier et parlementa. Autour, les joueurs étaient déjà nombreux, assis aux tables de creps, concentrés sur le jeu. Ils montèrent au premier où d'autres salles ouvraient l'une sur l'autre jusqu'à une porte de bois sculpté. L'un des bouledogues frappa. Il entendit un cri impatient et tira sur la poignée. Nicolas et Bourdeau pénétrèrent dans un bureau sombre encombré d'armoires et de classeurs. Derrière une table jonchée de papiers, un petit homme replet à la face rougeaude encadrée de favoris grisonnants leva les yeux.

— Victor Préneuf, dit Nicolas, nous sommes policiers. La Paulet nous a recommandés, nous enquêtons sur un enlèvement qui a eu lieu avant-hier soir, à la sortie du jardin, rue de Valois.

— La Paulet ? s'étonna Préneuf. Elle n'est pas morte ?

— Pas encore, répondit Bourdeau. Elle nous a fait ton éloge.

— Elle est trop bonne. Mais je ne sais rien. Les policiers du district m'ont déjà questionné. Ces deux quidams ont été enlevés rue de Valois, de l'autre côté du jardin, je le sais, mais je n'ai rien vu.

— Es-tu si sûr ? rétorqua Nicolas. Cherche dans ta mémoire. La jeune femme portait un loup et un costume de chasse. Quant à son compagnon, c'était un homme de qualité, avec redingote.

— Je n'ai remarqué personne de cette mine ce soir-là.

Nicolas lança alors le jeton sur la table où il roula un instant avant de s'arrêter sous le nez de Préneuf.

— Et ce jeton. Tu ne le connais pas non plus ? Il était dans la poche du mort.

Préneuf l'examina longuement puis jeta un regard apeuré sur les deux policiers.

— Oui, c'est un de mes jetons. Mais je ne me souviens pas de l'homme, ni de la femme.

— Cette mémoire défaillante risque de te coûter cher, l'avertit Bourdeau d'un ton menaçant. Les femmes sont rares dans vos établissements, tu l'as forcément remarquée. Nous allons fermer ton tripot et t'emmener au Châtelet. Là-bas, tu seras peut-être plus loquace.

Le tenancier les considéra longuement en silence, les mains prises d'un tremblement. Il regarda encore le jeton, puis les deux policiers.

— Bon, lâcha-t-il, si la Paulet se porte garante, je veux bien vous parler. Vous connaissez notre métier, si les pratiques savent que je prends langue avec la pousse¹, ils ne viendront plus.

— Cela restera entre nous, dit Nicolas avec une voix conciliante.

Fort de cette promesse, Préneuf raconta ce qu'il avait vu ce soir-là. Vers dix heures, la jeune femme était arrivée, portant un loup, élégante et preste dans son costume ajusté. Elle s'était attablée au creps mais tournait

régulièrement ses yeux vers la porte. Vingt minutes plus tard, un homme mince et raide – sans doute un militaire, dit Préneuf – était entré à son tour, pour monter aussitôt à l'étage, après avoir jeté un regard à la jeune femme.

— Elle a attendu, puis elle est montée le rejoindre. En regagnant mon bureau, je les ai vus assis sur une banquette en pleine conversation. Ils parlaient doucement d'un air grave.

— Comment était-il ?

— Un visage régulier, bel homme, un long nez fin, une perruque blanche et courte, avec une écharpe de soie blanche nouée autour du cou, une redingote au col relevé, c'est tout ce dont je me souviens. En fait, je le connaissais.

— Tu le connaissais ? Alors quel est son nom ?

— Je ne sais pas, mais c'est un homme lié au duc.

— Au duc d'Orléans ?

— Oui, je l'ai vu maintes fois entrer au Palais ou bien en sortir. Je pense qu'il loge là. Il est souvent dans le jardin, à parler aux uns ou aux autres. Le jour où Desmoulins a lancé sa harangue, il était près de moi, dans l'assistance. Il y avait d'autres hommes avec lui, qui se sont ensuite mélangés à la foule. Il était encore là quand ils sont revenus de la Bastille, avec leurs horribles reliques.

Nicolas remercia mentalement la Paulet. Son confrère en savait décidément beaucoup. Ainsi une dame de la Cour et un proche d'Orléans avaient longuement parlé l'avant-veille au soir. Sachant que les deux maisons, celle du roi et celle de son cousin, étaient rivales depuis toujours, cela reniflait l'intrigue, les tractations secrètes, les conciliabules de l'ombre. En revanche, Préneuf ignorait tout de la femme au loup. Sinon qu'elle avait belle prescience et qu'on devinait sous son masque un joli minois. Il était ensuite rentré dans son bureau pour finir des

comptes. Il ne l'avait pas vue sortir et il ne savait pas si ces deux-là étaient partis ensemble. Mais d'autres témoins avaient vu le couple marcher vers la rue de Valois. L'affaire devenait de plus en plus sérieuse : on avait enlevé deux personnes d'importance, l'une sans doute en mission pour la Cour, l'autre pour la faction Orléans. On avait tué l'homme, ce qui démontrait une détermination sauvage. Nicolas et Bourdeau se retrouvaient au cœur d'un complot de haute politique, ils n'en doutaient plus, avertis par leur flair policier et leur habitude des intrigues d'État.

Ils sortirent par la rue de Valois et s'arrêtèrent pour gloser un instant. Nicolas réfléchissait intensément, cherchant à recoller les morceaux de l'énigme.

— Nous pourrions aller tout de suite chez le duc, proposa Bourdeau. Si un homme à lui a disparu, il nous instruira, ou l'un de ses gens.

— Non, répondit Nicolas après un moment de réflexion, nous marchons en terrain miné. As-tu eu vent d'une démarche des gens d'Orléans pour signaler la disparition ?

— Non, je l'aurais dit, bien sûr.

— C'est que le duc ne veut pas attirer l'attention. Ses gens doivent enquêter de leur côté. L'affaire est délicate s'il en est. Nous ne savons de quoi il s'agit au juste. Nous risquons de jouer le rôle du chien dans un jeu de quilles. De toute manière, je travaille pour la Cour. Je dois l'avertir de prime abord. Nous irons voir le duc ensuite, si nécessaire. Je pars demain matin pour Versailles.

Bourdeau l'écoutait avec attention. Lui aussi supputait à grande vitesse.

— C'est ici qu'a eu lieu l'enlèvement, dit-il en jetant un regard alentour. La berline jaune est arrivée du haut de la rue de Valois, par ici, et elle est repartie par là, vers la Seine. Les témoins l'ont affirmé.

Il était sept heures passées, le soir tombait et les passants se pressaient pour rentrer chez eux. Quelques pratiques du jardin entraient en chemin inverse. Bourdeau pointa du doigt un porte-falot qui venait proposer ses services, en quête d'un client qui voudrait se faire raccompagner par les rues obscures précédé d'une lanterne.

— Ces porte-falots sont souvent de bonnes mouches, continua Bourdeau. La berline jaune ne pouvait pas passer inaperçue. Je vais les interroger. L'un d'eux a peut-être vu la voiture passer. Ce serait une indication.

— Bourdeau, tu es infatigable, dit Nicolas, qui sentait la lassitude l'envahir. Je suis parti ce matin à cinq heures. Je te laisse poursuivre l'enquête. Nous saurons peut-être quelque chose grâce à ces braves porte-falots. Je dois rejoindre Versailles dès potron-minet. Ma nuit sera courte. Je te laisse sur la piste de la berline, je vais tâcher de savoir qui est cette jeune femme au loup. L'entourage de la reine la connaît, à coup sûr, ou bien celui du roi. Eux non plus n'ont rien dit, ce qui donne du crédit à une intrigue politique. Je dois rendre compte au gouvernement.

IV

LA REINE

« Où est l'amitié est la patrie. »

Voltaire

Au sortir du Palais-Royal qui s'animait avec le soir, il sentait une sourde torpeur l'envahir. La journée avait été longue et pleine de surprises. Venu sans rien prévoir à Paris, Nicolas n'avait guère où aller, sinon à deux pas, au pied de Saint-Eustache, dans son havre habituel de bonne chère et d'amitié. Sûr qu'il serait accueilli, même à l'improviste, il prit la rue de Valois puis la rue Coquillière et longea le carreau des Halles jonché de reliefs épars et de légumes tombés des caisses. Les vendeurs fermaient boutique au milieu des effluves de tomate et de chou-fleur. Des rires gras s'échappaient des estaminets bondés avec un fumet de grillades et de bouillon. La faim pointa au creux de son estomac.

Il contourna la masse obscure de l'église Saint-Eustache qui se dressait dans un ciel rougeoyant. Derrière le parvis commençait la rue Montmartre où habitait son vieux mentor Noblecourt. Il serait aise de le voir, pensait-il, lui qui correspondait sans cesse, donnant des nouvelles de Paris dans les missives élégantes expédiées vers la Bretagne.

L'ancien procureur au Parlement atteignait un âge canonique – il était né avant le siècle – mais gardait toute sa tête, comme en témoignait sa chronique épistolaire détaillant aussi bien la vie politique que l'humeur des rues et les disputes du populaire autour de la nouvelle assemblée insurgée à Versailles. Nicolas s'arrêta devant la haute demeure bombée où les balcons de fer forgé faisaient comme des rides sur un front soucieux. Au rez-de-chaussée, l'ancienne boulangerie, louée par Noblecourt pour arrondir son revenu, exhalait la même odeur rassurante de fournée. On y cuisait le pain jour et nuit, pressé par les mégères agressives qui s'agglutinaient dès l'aube pour nourrir leur maisonnée. Nicolas repensa à l'incident du matin rue Dauphine. La « soudure » de farine, qui faisait le pont entre deux moissons, arrivait mal des réserves disséminées autour de Paris ; les minotiers les retenaient en espérant des meilleurs cours. Le prix des miches avait grimpé : c'était le thermomètre de l'émotion populaire. Rompu à cette météorologie sociale, Nicolas voyait monter cette température dans l'anxiété. Ce prix avait atteint son pic le 14 juillet dernier, provoquant – il en était sûr – l'ébullition meurtrière. Tombé grâce aux livraisons décidées par le roi, ce chiffre remontait en flèche depuis le début de septembre, augurant de nouveaux orages.

Repris par sa diffuse inquiétude mais décidé à chasser ces nuages politiques pour un soir, il franchit la voûte de la porte cochère, monta au premier étage et frappa

à la porte. La vieille Marion – il l’avait appris dans une missive affligée de Noblecourt – était passée de vie à trépas et Catherine, la cuisinière à l’accent germanique, était repartie dans son Alsace natale pour une paisible retraite. Toujours ce monde qui s’enfuyait autour de lui, comme une famille que le temps décimait...

La porte s’ouvrit, une jeune femme en bonnet blanc le considéra d’un air méfiant. Il se présenta, suscitant un regard dubitatif. La servante lui demanda de patienter pour prévenir le maître des lieux, tandis qu’un barbet en boule de poils surgissait et commençait à sauter en poussant des jappements de joie. C’était Cyrus, le chien de Noblecourt, qui lui faisait fête. Il se dit que les bêtes étaient décidément plus accueillantes que les hommes.

La jeune femme revint avec un air plus affable et le conduisit dans une grande chambre de lambris vert pâle rehaussés d’or. Près de la double fenêtre qui donnait sur la rue Montmartre, le vieux magistrat trônait dans un fauteuil à roulettes, avec tablette et oreillettes, dardant sur Nicolas un regard de joyeuse bienveillance. Noblecourt était un ami de feu son père, qui l’avait pris en parrainage lors de sa venue à Paris en 1761, quand il était argousin débutant. C’était un vieillard pétillant, vieux routier des affaires de police, expert en intrigues politiques et en humanité, qui dispensait à Nicolas ses conseils paternels. Cette fois Nicolas le trouva ratatiné et souffreteux, les joues ravinées de sillons noirâtres, courbé et rencogné dans son fauteuil à roulettes, le cheveu rare sous une calotte de taffetas, dodelinant et laborieux dans ses mouvements, la main tremblotante mais l’œil toujours espiègle.

— Quelle heureuse surprise, mon enfant. Vous êtes donc à Paris, pour explorer de nouveau une affaire ténébreuse...

— Je viens sans apprêt vous présenter mes hommages, dit Nicolas. Et solliciter de votre bonté un asile pour la nuit.

— Votre chambre est prête, comme toujours, répondit le vieillard. Vous ne pouviez mieux faire, nous avons tant de choses à nous dire.

— J'en sais beaucoup par vos lettres, cher procureur.

— Oh si peu ! Ce sont celles d'un quidam qui garde l'œil ouvert.

— Oui mais quel œil !

Noblecourt sourit d'un air bonhomme et intima l'ordre à la servante de faire préparer un souper de retrouvailles. Il se souvenait que des poulardes bien grasses avaient été livrées le matin des Halles voisines et demanda qu'on les préparât avec tous les ingrédients nécessaires. Il y en avait pour une petite heure de travaux culinaires. Noblecourt fit venir pour l'attente une bouteille de vin de Bourgogne et les petits pains au fromage que son ami le boulanger avait cuits dans l'après-midi. Nicolas prit une chaise qu'il rangea devant le fauteuil, tandis que la jeune servante étendait un napperon sur la tablette de Noblecourt et posait devant lui une carafe emplie d'un rouge et profond breuvage.

— Quel mauvais vent vous amène à Paris ? Quelque crime horrible ou quelque complot maléfique ? dit le vieux magistrat, toujours gourmand de potins et d'histoires.

D'une main qui tremblait, il servit un verre de vin à son hôte et emplit le sien en tachant le napperon. Au pied du fauteuil, Cyrus tournait et sautait en gémissant, guignant des miettes des petits pains dont il avait senti le parfum.

Nicolas conta par le menu l'affaire qui l'avait fait venir de Versailles. Noblecourt l'écoutait avidement, ponctuant le récit de brèves exclamations.

— C'est une affaire de haute politique, déclara Noblecourt à la fin de l'histoire. Je ne sais de quoi il retourne, mais tous les ingrédients sont là, une dame de la Cour, des spadassins sans pitié, un rendez-vous secret, un agent du duc, vous avez déniché là un baril de poudre.

— Je m'en doute, convint Nicolas, mais je suis dans la nuit, néanmoins. Pourquoi cette accointance subreptice entre la couronne et Orléans ? Pourquoi les assassins ont-ils tué l'homme et laissé la femme en vie ? C'est un nœud d'énigmes.

— Et personne ne s'est plaint, personne n'a rien signalé, ni à Versailles ni au Palais-Royal. Il y a là quelque secret inavouable. Mais raisonnons, si vous le voulez bien.

— Je suis tout ouïe, dit Nicolas.

Le vieux magistrat rassembla ses esprits, laissa un temps de silence, puis déroula ses idées.

— Depuis cette funeste émeute de la Bastille, expliquait-il, la Cour est aux abois. Le roi aurait dû disperser ces insolents du Tiers dès le mois de mai, quand ils se sont mis en tête de proclamer leur assemblée nationale. Il ne l'a pas fait par faiblesse, mais aussi parce qu'il avait besoin des États généraux pour trouver de l'argent. Les expédients de M. Necker ont fait long feu, mais ce ministre ondoyant s'est taillé une popularité qui l'a rendu intouchable. Il faut dire que le bon roi est accablé par la mort du dauphin, qui l'a laissé mélancolique et sans volonté. La reine est devenue le seul homme de la Cour.

Il prit un ton solennel :

— Ce qu'ont fait ces robins du Tiers et ces seigneurs égarés de la nuit du 4 août, les Noailles, les d'Aiguillon, les La Fayette, est une subversion générale de la société. Au début, ce n'étaient que des mots. Mais ces mots ont transporté le peuple et retenti dans l'univers. Jusqu'à aujourd'hui, l'ordre social tenait par les devoirs du

manant et par l'honneur des grands. Les devoirs sont remplacés par des droits, c'est-à-dire par une licence ayant cours légal. L'honneur a été bafoué par le scandale, je pense à l'affaire du Collier, par le venin des philosophes, qui a corrompu les esprits brillants de la noblesse, et par la pleutrerie des plus grands seigneurs. Songez, Nicolas, que le comte d'Artois, le frère du roi, et les Condé, qui ont commandé l'armée royale, ont pris la poudre d'escampette deux jours après la prise de la Bastille. Ces familles soutenaient le trône depuis des siècles. Elles ont détalé au premier vacillement ! Les députés se sentent ainsi des ailes et ils peuvent s'appuyer sur la populace qui intimide la troupe par sa violence impunie.

L'œil mauvais de Noblecourt lançait des éclairs de colère et de mépris.

— Quant à Orléans, on aurait dû l'enfermer au fort de Joux. Ce dépravé s'imagine un destin politique. Nous venons par ici à votre affaire. Le Palais-Royal est l'état-major de l'émeute. Tout cela est payé par l'or du gros duc. Ces Orléans ont toujours jaloué les Bourbons, ils ont eu la régence après la mort de Louis XIV, ils veulent maintenant le trône. Ils pensent qu'une nouvelle commotion populaire pourrait faire sauter la couronne d'une tête à l'autre. Orléans se verrait en lieutenant général du royaume sous un roi affaibli, voire à sa place si Louis XVI venait à faillir. Faute de pouvoir être roi de France, il veut être roi de la canaille. En or ou en carton, il veut un sceptre.

La violence des propos de Noblecourt, d'ordinaire si sage et primesautier, fit mesurer à Nicolas le changement d'ère qui se déroulait depuis le printemps et qui menaçait de jeter bas tout l'ordre social dont l'ancien procureur était un fidèle, plein de droiture et d'orgueil.